DNA
DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE
STRASBOURG

« *Une partie de mon œuvre s'est une fois de plus envolée (...) c'est une blessure supplémentaire.*
Deruber (ci dessous)

Rencontre

Deruber, peintre maudit?

●●● *En 1986, son œuvre est partie en fumée. Près de vingt ans après, ses tableaux s'évaporent dans un établissement nocturne. Mais Deruber continue à peindre et à parler. Envers et contre tout.*

Sa vie est un roman. Désiré Deruber apparaît dans *Le Crime de la maison Grün*, prix du Quai des Orfèvres 1977. L'Ill, la Petite-France, la Web. Les auteurs, Jacquemard et Sénécal, croquent un Wotan «*dont le nom va comme un gant à ce géant, à cette force de la nature, grand, gros, fort, d'une virilité écrasante malgré son embonpoint, avec ses cheveux noirs et drus, sa barbe courte, son cou de taureau et ses épaules de lutteur*». Pas de doute, c'est bien notre homme. D'ailleurs de Grün à Roth, le vrai nom de l'artiste, il n'y a qu'un coup de pinceau.

Capharnaüm

Une trentaine d'années et autant de kilos après. Arrondi dans sa djellaba, appuyé sur sa canne, Deruber a des allures de sumo barbu, la coiffure en queue de cheval. Il sort peu du Bain-aux-Plantes, s'en tient à des «*rencontres ciblées*» dans son capharnaüm. Livres, coupures de presse, bric-à-brac, des chiens et des chats. Empilements, entassements, amoncellements. Le désordre, les «*strates de vécu*», sont considérés comme une source d'inspiration et comme un choix esthétique: «*Ça a de la gueule, non?*»

Deruber égal à lui-même. Il persiste à promener son chien exclusivement à vélo, se fait remarquer par des visites bruyantes, cultive sa mauvaise réputation. Surtout, le verbe reste intarissable. Diatribes, dissertations, exhortations, proclamations. Doctoral ou jovial, servi par un organe puissant, Deruber parle haut et fort, tout le monde peut en profiter. Et 130 kilos, ça donne du poids aux mots.

Deruber dans son salon: «Ça a de la gueule, non?» *(Photo DNA – Michel Frison)*

A 75 ans, Deruber par lui-même. «*Anarchiste conformiste pour avoir la paix.*» «*Veuf, séparé, divorcé, abandonné et toujours plein d'espoir concernant les femmes et la reconnaissance de ma peinture.*» «*Comme je ne vois que d'un œil, je suis en quelque sorte le Beethoven de la peinture.*» C'est là qu'il précise qu'outre un décollement de la rétine, il reçut un jour un vase sur la tête et, après ce coup amoureusement asséné, n'entend plus que d'une oreille.

La Brûlure

Noir c'est noir. En 1986, par une nuit d'octobre, la galerie du Puits 6, à Merkwiller-Pechelbronn, est en feu. Accrochés là depuis la veille, 72 tableaux de Désiré Deruber sont pris dans les flammes. Vingt ans de peinture partis en fumée. Le peintre se souvient de la «Brûlure», en garde une grande douleur et préfère se taire à son évocation.

Artiste sinistré, Deruber a continué à peindre, «*envers et contre tout*», voyant dans l'épreuve un enrichissement, donnant toujours dans le «*poétique allusif*», se référant à «*la profondeur des dessins paléontologiques*». Le maître vise avant tout une «*transmission émotionnelle*», une communication spontanée. «*Beaucoup ont été touchés, mais ils ne sont malheureusement pas assez nombreux pour ce qui est de mes finances*».

En 1998, histoire de fêter son «*retour à la liberté*» – à l'âge de 70 ans, il prend sa retraite de la chambre de commerce où il officiait comme «*chomologue*» –, Deruber expose près de vingt toiles dans un bar-restaurant du quartier de la gare, établissement où l'on peut se restaurer à des heures indues aux sons du fado.

Des paysages, des nus. Deruber se souvient d'un beau vernissage arrosé de champagne, de sa femme qui part avec le guitariste au Portugal. Lui, fait un long séjour à l'hôpital. Ses tableaux restent suspendus aux murs de l'établissement. Le temps s'écoule. «Parfois, *je passais par là. Je les laissais accrochés par vanité. Je me sentais exposé, vivre avec les autres.*»

Mystère et boule de gomme

Au début de l'été 2003, le restaurant baisse le rideau dans la foulée d'une sombre histoire et l'affaire se trouve mise en liquidation judiciaire au début de l'automne. Alerté, le peintre cherche à récupérer ses tableaux. La quête est d'abord infructueuse. Le 18 juin dernier, il finit par en récupérer sept. Deruber fait son compte avec à-propos: «*Une dizaine manquent à l'appel*». Et il n'en démord pas: «*Ils étaient encore en place peu avant la fermeture*».

Mystère et boule de gomme. Le peintre accuse un nouveau coup du sort. «*Une partie de mon œuvre s'est une fois de plus envolée. J'étais sorti de mon isolement, j'avais repris contact avec le monde, et c'est une blessure supplémentaire qui m'a été infligée.*» L'artiste ne se laisse pas abattre pour autant, se flatte d'avoir des admirateurs ignorés, amateurs à coup sûr éclairés et d'un goût exquis.

Au Bain-aux-Plantes, les tableaux retrouvés sont laissés en évidence. «*Ils me rappellent que je suis un peintre demandé*». Mis à part un autoportrait qui, selon lui, appelle une «*lecture psychiatrique*», sa dernière série de dessins est consacrée aux pigeons de la Petite-France. Incorrigible, Désiré Deruber en profite, pointe le doigt, se lance dans des développements sur le hasard et le chaos et sur tous les cataclysmes susceptibles d'être engendrés par un battement d'aile.

J.-J. Blaesius